

## AUTOUR D'ALBERT LE GRAND <sup>(1)</sup>

### ET DU DIEU VOLIANUS

---

Les quinze dernières années du règne de Louis XIII méritent d'être comptées parmi les plus remarquables de notre histoire soit nationale, soit provinciale <sup>(1)</sup>.

Vers 1629, une douzaine de bourgeois parisiens avaient pris l'habitude de se réunir chez l'un d'entre eux, M. Conrart, pour s'y entretenir de littérature, d'histoire, de poésie et des nouvelles du jour. Instruit de leur coutume, le cardinal de Richelieu leur proposa de se placer sous le patronage du roi. En leur octroyant des lettres patentes, il entendait donner plus de relief à leur société, plus d'autorité à leurs jugements. Deux ans plus tard, en 1637, à l'instigation du ministre, l'Académie entreprenait l'examen du *Cid*, pour qui tout Paris avait les yeux de Chimène, mais que certains jaloux et certains tenants de l'ancienne littérature dénigraient avec vivacité.

Quittons maintenant la capitale et venons à Nantes, Nous y constatons la même activité religieuse et morale, les mêmes préoccupations littéraires et historiques. Les années qui suivirent le siège de La Rochelle furent pour la grande cité les plus fécondes au point de vue intellectuel. Loin de nous la pensée d'instituer la moindre comparaison entre elle et Paris, qu'il nous soit simplement

(1) Cette étude est une conférence qui a été faite par M. l'abbé Bourdeaut à l'Assemblée générale de la Société d'Histoire et d'Archéologie, tenue à Nantes, le 16 juillet 1924. L'auteur a voulu lui laisser sa forme première, c'est pour cette raison que les références ne sont pas indiquées. Mais on connaît assez la haute valeur historique de M. l'abbé Bourdeaut pour être sûr que toutes ses affirmations sont basées sur des documents incontestables.

permis de rappeler quelques détails. Nantes avait dans ses murs nombre d'imprimeurs dont un surtout était doué d'un rare esprit d'entreprise P. Doriou. C'était le plus considérable de la ville et de la province. La même année qui vit applaudir le *Cid*, vit paraître à Nantes un livre fort important dans la littérature bretonne : *La Vie des Saints de Bretagne Armorique*, de frère Albert Le Grand, de Morlaix. Une sorte d'Académie s'empara de ce livre pour le soumettre à sa critique.

Cette Académie ne reçut la faveur d'aucunes lettres patentes. Elle n'eut pas même de statuts ; elle ne tenait pas de procès-verbaux de séances. Elle n'en a pas moins existé. Le compte rendu de ses assises a même fait l'objet d'une publication. J'en puis indiquer le siège et les principaux membres. Bref, si cette société n'est jamais sortie de l'hôtel particulier où elle tenait ses audiences ; elle n'a pas, non plus, « gardé de Conrart le silence prudent ».

Par deux de ses principaux membres, elle se rattache au groupe de lettrés qui s'agitaient autour de Mercœur, l'un des princes les plus érudits du XVI<sup>e</sup> siècle, comme l'a remarqué avec raison M. Barthélemy Pocquet. Inutile de rappeler les noms de ces illustrations locales, le désastre de la Ligue les dispersa. Mais le souvenir n'en fut pas aboli. Vers 1636, deux des survivants, M. Padioleau de Launay, M. Pierre Biré de la Doucinière ressuscitèrent le cénacle de l'hôtel de Briord. La maison du premier, conseiller auditeur à la Cour des Comptes, située sur la paroisse Saint-Laurent, leur servit de lieu de réunion. On y lisait les « Gazettes » fort peu nombreuses alors : *Le Mercure* paraissait depuis une dizaine d'années, *La Gazette de France* depuis quelques mois. On s'y communiquait les lettres échangées entre les savants de France et d'Europe; l'Italie avait des correspondants à Nantes; on y discutait poésie, histoire, archéologie, médailles, blasons, monnaies,

astronomie, chimie et physique, sciences alors étrangement mêlées à l'alchimie et à l'astrologie. Elle groupait des magistrats, des universitaires, des médecins, des chanoines, mais aussi des oratoriens, des dominicains. Je voudrais essayer de présenter tour à tour ces différents membres dans leurs rapports avec les deux personnages qui font surtout l'objet de cette étude : Albert Le Grand et Pierre Biré. C'est un ouvrage de ce dernier : *La Relation d'Aletin Le Martyr concernant l'origine et l'antiquité de la Bretagne Armorique* qui m'a révélé l'existence, d'ailleurs éphémère, de cette société savante de province.

## I

### ALBERT PADIOLEAU DE LAUNAY

L'hôte des beaux esprits nantais était un conseiller à la Cour des Comptes, Albert Padioleau de Launay. Sa famille appartenait à la petite magistrature seigneuriale. Ses parents ont longtemps rendu la justice à Machecoul pour les Gondi, ducs de Retz. C'était un esprit judicieux, précis, qui ne se perdait pas en phrases. Ses collègues à la Cour des Comptes reconnaissaient son mérite. Lorsque l'administration royale voulut attribuer à Paris la connaissance de la Régale des évêchés de Bretagne, la Chambre des Comptes de Nantes le chargea de défendre ses droits. Il traita cette matière avec une clarté de vues, une abondance de documents remarquables. Depuis longtemps il étudiait ce sujet, qui, aujourd'hui encore, formerait la matière d'une belle thèse pour un élève de l'École des Chartes. Pris non pas au dépourvu, mais contraint de rédiger rapidement les chapitres essentiels de ses études, il le fit avec éclat et fournit à l'évêque de Nantes et aux autres députés des Etats chargés de défendre les droits de la province, une docu-

mentation abondante au service d'une habile argumentation.

Quatre ans plus tard, il offrait à ses amis pour objet de méditation pendant la semaine sainte une solide étude sur les origines et les vicissitudes de l'histoire de Jérusalem. Le sujet est traité avec bon sens, à la lumière des auteurs sacrés et profanes, des récits des voyageurs. Il révèle d'immenses lectures. Padioleau respectait ses confrères et spécialement le président de son cercle Pierre Biré, mais soumis à des méthodes d'esprit plus rigoureuses, il ne le suivait pas dans ses assertions. Il dédaignait la manie d'étymologies qui, à l'exemple de tant d'autres, entraînait celui-ci loin de la vérité. Il montrait avec netteté quel était le véritable fondateur de Jérusalem, l'origine probable de Melchisédech, un Chananéen, dans lequel Biré entendait à toute force qu'on reconnût Sem fils de Noé. Padioleau était également aux antipodes d'Albert Le Grand; mais l'opposition des esprits n'empêche pas l'amitié des cœurs. Il admirait le style simple, éloquent et pittoresque du moine dominicain. Sans prendre à son compte ses assertions fabuleuses, il présenta son œuvre au public dans de curieuses stances pleines d'un lyrisme emphatique, si emphatique même, si peu en harmonie avec sa manière de raisonner, que l'on se demande jusqu'à quel point elles sont sincères.

## II

### ALBERT LE GRAND

Ce dominicain, plus illustre qu'admiré, était certainement la perle du cénacle nantais. C'est à son occasion que nous avons découvert l'existence de la petite société qui nous occupe. Il y apporta les premières feuilles du livre de son ami le P. Berthault, intitulé *De Ara*. Les meilleurs

feuilletés de ses *Vies des Saints Bretons* y furent lus et discutés.

Ce Morlaisien était né avec le don d'écrire et d'écrire en français, quoiqu'il ait allégué sa naissance au cœur de la Basse-Bretagne pour excuser les imperfections de son style. Mais gardons-nous de le croire, quand il déclare : « J'ai vécu loin de la cour et de l'habitude et politesse des Français dont les relevés du temps se servent »; il connaît admirablement le langage de son siècle. Il le manie avec aisance. Il est clair, pittoresque, imagé et même précieux autant qu'homme de son temps.

Comment le peindrai-je? C'était, lors de la publication de son livre, un homme de trente-sept ans, à peine. Il avait été baptisé à Saint-Melaine de Morlaix. On lui avait donné le prénom de Jean que son frère aîné portait déjà. Destiné de bonne heure à être moine, il revêtit dès l'enfance le costume dominicain. Lorsqu'il entra au monastère des Frères prêcheurs de Rennes, ses supérieurs ravis de son nom changèrent son prénom de Jean en celui d'Albert, rappelant ainsi une des gloires théologiques de l'ordre. Le nouveau moine n'avait rien de la stature gigantesque de son illustre confrère germanique, il était, au contraire, fort petit, d'où sujet d'amusement dans l'intimité du couvent; ce fut un jeu pour tous de souligner en d'innombrables plaisanteries le contraste qui existait entre l'esprit du nouveau profès, l'étendue de son œuvre, et l'exiguité presque ridicule de sa taille. D'un autre côté, Albert Le Grand n'avait rien de l'esprit théologique, il était né pour être conteur de légendes. Dans les vies des saints, objets de son amour, il cherchait moins la vérité historique que l'occasion d'un récit charmant pour l'imagination d'un Breton, édifiant pour l'âme simple d'un croyant ou d'un moine que l'ombre du doute n'a jamais effleurée. Pour lui, comme pour la plupart de ses auditeurs, le caractère extraordinaire des légendes hagiographiques ne suscitait nullement la cri-

tique, mais seulement l'éveil d'une religieuse curiosité, la satisfaction du patriotisme local. Il était heureux de se dire : la Bretagne pieuse n'a rien à envier aux thaumaturges de l'Italie ou de l'Égypte. On retrouve le même sentiment dans la plupart des poésies composées par ses amis et les admirateurs de son œuvre.

Quelques traits paraissent surtout saillants dans sa physionomie. C'était un excellent religieux, naïvement fier d'appartenir à un couvent jacobin, et à un couvent réformé. Il ne pouvait s'en cacher. Il regardait avec un certain air pharisaïque ses confrères rebelles au mouvement de réforme que le P. Jouault avait introduit en Bretagne. Il ne savait même pas le taire à l'égard du P. du Paz, son devancier, son modèle dans le domaine de l'érudition et dont il fut l'obligé à un degré dont nous ne mesurerons jamais toute l'étendue. Mais en dépit de ses jeûnes, en dépit de son attachement à la règle, il gardait un fond étonnamment vivace d'amour-propre. Le coup de pied qu'il avait donné au monde en entrant dans le cloître, suivant une expression qui lui était chère, ne le fit pas rompre avec l'amour-propre littéraire.

Il demeura toujours en lui quelque chose de la puérilité que sa petite taille, son exubérance, sa spontanéité dénotèrent jusqu'à la fin. Il ne semble même pas avoir deviné ce que pouvait être l'esprit de discernement. On se demande s'il se rendait pleinement compte de l'usage qu'il faisait de certains textes. Nous aurons l'occasion d'apporter quelques exemples de sa manière de procéder en pareille affaire. Il était l'opposé de son confrère le docteur du Paz, grand chercheur de textes, strictement attaché à ses documents, se méfiant de son imagination, aussi réservé qu'on pouvait l'être alors vis-à-vis des fables qui florissaient dans maintes pages des chroniqueurs bretons.

Albert Le Grand portait partout cette naïveté foncière, jusque dans son amour pour la Bretagne. Tous ses collè-

gues, Nantais et Rennais, partageaient cette affection, mais chacun y apportait une nuance particulière : en lui, elle était sans mesure. Non seulement il admirait tout dans l'histoire bretonne, mais il ne savait même pas être juste à l'égard de la France. Il faut avoir vu avec quel dédain il reproche aux Français de tordre le nez sur le Breton, parce qu'ils appellent *Joyeuse Garde* le château de Kastell Gouellet Forest, près de Brest. Ils sont coupables de tous les torts à l'égard de son pays. Il ne raisonne pas autrement vis-à-vis d'eux que l'auteur de la *Chronique de Saint-Brieuc* au XV<sup>e</sup> siècle.

A Nantes, au sein de son couvent, il ne se sentait pas en pleine communauté d'esprit, soit au point de vue monastique, soit au point de vue breton. La réforme dominicaine venait d'y être introduite, mais les plus fortes têtes parmi les moines opposants, les PP. Longuëspée et Richard étaient demeurés dans la ville, au sein même de la Faculté de théologie ; ils furent chargés d'examiner son œuvre. Aux Nantais, Albert Le Grand reprochait de n'être pas d'assez sûrs partisans de la Bretagne. Il aimait à raconter sur leur compte une vieille légende. Rencontrant un jour à Pont-Rousseau, le voyageur Dubuisson-Aubenay, il lui fit remarquer que certains clochers, celui de Saint-Nicolas, celui des Clarisses, portaient en guise de girouette une main d'acier ; il lui révéla que les Nantais avaient été contraints d'arborer cet insigne par Jean le Conquérant, parce que gagnés par les Français ils leur avaient livré pour argent comptant son père Jean de Montfort. On le devine, les Nantais goûtaient médiocrement pareille explication. Au nom de ses compatriotes, Pierre Biré crut bon d'en proposer une autre. A ses yeux, cette main ainsi tendue rappelait la déesse Vénus et n'était autre qu'un signe de bienveillance, de l'hospitalité polie qu'aimaient à pratiquer les Namnètes primitifs.

Quand Albert Le Grand vint à Nantes, au début de 1633, il était précédé d'une grosse réputation. Sa renommée d'orateur était acquise. Il n'avait pas prêché moins de dix carêmes à la satisfaction de tous, mais telle n'était pas le motif de sa réputation au sein des couvents dominicains et parmi le clan des lettrés. On savait qu'il travaillait à écrire les *Vies des Saints de Bretagne*. On réclamait une telle œuvre depuis longtemps : elle était liée à la question même des origines de la nation bretonne. On s'en doutait quelque peu, mais sans voir clair en cette affaire. Un savant de mérite, le P. du Paz, avait promis de combler cette lacune ; hélas ! il mourut ayant réuni beaucoup de matériaux, et n'ayant rien publié. Albert Le Grand était jadis entré en relations avec lui ; il sollicita communication de ses papiers, il ne les obtint qu'en partie. Le vieux moine n'avait que demi-confiance dans son jeune confrère. Forcé fut donc à notre jacobin de se mettre seul au travail.

Il nous a raconté lui-même comment il conçut son projet et l'exécuta. Peu de temps après sa profession au couvent de Bonne-Nouvelle, à Rennes, il fut envoyé à celui de Saint-Dominique de Morlaix, sa ville natale. Il fut chargé de faire la quête dans l'évêché de Léon. Enfant, il avait parcouru les paroisses autour de Morlaix, il était allé en pèlerinage à Saint-Jean-du-Doigt, il avait prié dans les innombrables petites chapelles, qui, au bord de la mer sauvage, sur une colline, au coin d'une lande, près d'un menhir, en plein champ, rappellent le souvenir des amis de Dieu, des solitaires venus d'Irlande ou de la lointaine Cornouaille, en compagnie des premières colonies bretonnes. Il avait entendu raconter leurs légendes maritimes et champêtres. Quand il revit ces modestes sanctuaires, quand il revit dans la gloire de leur parure encore neuve les merveilles du Folgoët, de Saint-Pol-de-Léon, les dentelles granitiques que le règne de la reine Anne avait jetées sur les murs de tant d'oratoires, quand il se fut agenouillé au



pied des calvaires qui se multipliaient çà et là, qu'il eut goûté l'eau des fontaines saintes, revu les monuments des morts tombés pour la cause de la patrie, il comprit mieux toute la poésie de la Bretagne.

Au presbytère, où, le soir, la quête finie, il recevait l'hospitalité, il se faisait redire l'histoire de toutes ces précieuses reliques. Il s'enquérail des anciens manuscrits, des bréviaires, et légendaires que les livres imprimés avaient relégués dans les greniers. Il en trouva çà et là au Folgoët, à Saint-Pol-de-Léon, à Landevennec, à Saint-Vougay, à Plougrescant, etc. Les lettrés ne manquaient pas dans le voisinage : tel Guillaume Le Roux, directeur d'un petit collège à Plougaznou où après un long séjour à Paris il s'était retiré et chantait en curieux vers latins les événements du jour et les saints locaux; tel le chanoine Pierre Calloët de Trofos, doyen de Notre-Dame-du-Mur, un Morlaisien, tel encore Messire Rolland Poulpiquet, recteur de Sizun. Albert Le Grand les interrogeait, copiait les notes qu'ils avaient recueillies. Au retour, il compulsait dans la bibliothèque conventuelle les publications hagiographiques qui pullulaient depuis soixante ans. Elles n'avaient rien de savant, elles ne visaient qu'à l'édification. Quand il revenait ensuite dans les paroisses visitées, le prédicateur avait soin d'entretenir les paysans des histoires de leurs patrons, de ces ermites, de ces moines, de ces évêques venus de la Grande-Bretagne ou d'Irlande au temps lointain des grands exodes. On peut être sûr qu'il n'omettait aucun miracle.

A Morlaix même, il avait retrouvé son oncle, le frère aîné de son père, Vincent Le Grand de Kerscao, sénéchal de Carhaix. Membre du conseil de la Ligue à Morlaix, il avait paru aux Etats assemblés par Mercœur, puis rallié à Henri IV, il avait figuré aux assemblées royalistes de Rennes dans le tiers état. Ce bourgeois aimait l'histoire : il avait lui-même recueilli beaucoup de légendes locales. Dans ses dossiers il avait conservé toute une collection de

notes sur les églises du pays de Léon, maintes vies de saints, toutes plus légendaires les unes que les autres. Elles provenaient d'un grand-oncle, chanoine de Saint-Pol et du Folgoët, ancien conseiller et premier aumônier du duc François II. Cet ex-recteur de Ploudaniel et de Plouneventer, Yves Le Grand de son nom, avait été le correspondant, le collaborateur attitré de Pierre Le Baud dans la composition de ses *Chroniques*, du moins frère Albert nous le dit, mais son témoignage est sujet à caution car personne n'a jamais trouvé la trace de cet Yves Le Grand, premier aumônier de François II. Avant de mourir M. de Kerscao communiqua cet amas de notes à son neveu qui se hâta de les transcrire. Son trésor prenait ainsi corps peu à peu.

La vogue était alors aux vies des Saints. Le jésuite flamand Rosweide avait publié les *Vies des Pères du Désert* avec un incroyable succès. Un compagnon de saint Ignace, l'espagnol Ribadeneira venait de donner à Paris une traduction de son recueil des *Fleurs de la Vie des Saints*. Un avocat angevin, serviteur de la grande abbaye de Fontevrault, un ami de sainte Thérèse, s'était voué à ce travail. Leur œuvre commune (augmentée et adaptée à l'usage des Français par le docteur André Duval) avait été accueillie avec faveur. Bollandus rassemblait en Brabant les éléments de l'immense publication des *Acta Sanctorum*.

La Bretagne n'offrait aucun ouvrage analogue. Aucun historien n'avait abordé l'histoire touffue des vieux saints celtiques. C'est à peine si dans le voisinage d'Albert Le Grand certains auteurs avaient essayé de défricher quelques points du champ de l'hagiographie bretonne : le chanoine La Devison, de Saint-Brieuc, avait fait imprimer la vie de saint Guillaume; Pierre de la Haye de Keringhant avait publié la biographie de saint Yves à Morlaix même; Yves Arrel, doyen de Lanmeur, la Vie de saint Melaire.

L'ordre dominicain, cantonné dans l'étude de la théologie, de l'éloquence sacrée ou de la controverse, n'avait que bien peu de choses à offrir dans le domaine des études hagiographiques. Il désirait qu'on mit en lumière les exemples de vertus qu'avaient donnés les fondateurs de ses couvents.

Lorsque le P. Noël Deslandes visita Saint-Dominique de Morlaix, en qualité de vicaire de la Congrégation Gallicane, Albert Le Grand lui présenta son recueil. Il fut charmé, il approuva le dessein de ce jeune confrère, il lui commanda d'achever et de publier son travail. Depuis deux ans notre Morlaisien avait parcouru le diocèse de Tréguier, muni d'une approbation de Mgr Champion de Cicé. Les lettres de son supérieur l'investirent d'une sorte de mission officielle pour toute la Bretagne. Désormais il put aller de couvent en couvent, sûr d'y trouver des hôtes et des collaborateurs. Il étendit aussitôt ses recherches dans les diocèses de Léon et de Cornouaille. Mgr de Rieux, évêque de Saint-Pol, dont il a raconté les mésaventures à propos des Carmélites, Mgr Le Prestre de Lézonnet, évêque de Quimper, l'autorisèrent la même année à parcourir leurs diocèses. Nulle part il ne reçut meilleur accueil qu'à Dol près de Mgr Hector Douvrier. Ce prélat ouvrit toute grande sa bibliothèque au jeune dominicain, qui lui demeura fort attaché. On le voit bien par les strophes qu'il lui offrit, par l'hommage qu'il lui adressa de la vie de saint Budoc. Mgr Douvrier, un Toulousain, à l'exemple de Mgr de Revol, un Dauphinois, croyait à l'archiépiscopat de saint Samson. Fier d'un aussi hypothétique primatiat, il entendait avoir le pas sur les évêques de Bretagne et tout particulièrement sur celui de Rennes, lors de la session des Etats. Un gros procès, difficilement tranché, roulait sur ce point depuis vingt ans. Albert Le Grand flatta la douce manie du prélat, par reconnaissance, sans doute, mais aussi par chauvinisme

breton; Mgr Douvrièr le soutint pécuniairement dans ses recherches.

Après divers séjours dans les couvents dominicains bretons, Rennes, Morlaix, Quimperlé, Guingamp, notre Morlaisien vint à Nantes. Il ne connaissait encore que le cycle des saints celtiques, il avait besoin d'étudier les bienheureux de la Haute-Bretagne. Tour à tour, il obtint l'approbation des évêques de Saint-Malo, de Saint-Brieuc, de Vannes et de Nantes. Seul, celui de Rennes, un Nantais, Mgr de Cornulier, qui cependant avait été à Tréguier le successeur de saint Tugdual, s'abstint pour des raisons que l'on devine et pour d'autres qu'on ne tardera pas à entrevoir. Curés, chanoines, archivistes diocésains s'empresèrent de communiquer au jeune hagiographe les documents qu'ils avaient en main. Pour achever sa gerbe, il visita les collectionneurs fameux, M. de Rosmadec, le marquis de Rieux d'Assérac, le comte de Lannion qui mit à sa disposition les papiers du P. du Paz dont il venait de se rendre acquéreur, triste exemple du sort réservé aux manuscrits des curieux de l'histoire : un prieur ignorant avait cédé pour quelques écus ces dossiers qui feraient aujourd'hui la renommée d'une bibliothèque. Albert Le Grand sollicita même audience des fureteurs isolés, des généalogistes terrés dans leur coin à l'affût de nouveaux blasons, d'une pièce capable d'illustrer la famille à l'ombre de laquelle ils vivaient, tels à Hennebont MM. de la Coudraye, père et fils, les premiers généalogistes des Rohan.

Le diocèse de Nantes fournit à l'actif dominicain de nombreux documents, en particulier, la plus copieuse, la plus soignée de toutes ses notices, celle de la Bienheureuse Françoise d'Amboise. Le Catalogue des évêques de Nantes est également le plus fouillé. La plus grosse part des matériaux qui ont servi à le composer lui a été communiquée par un chanoine de Saint-Pierre, son collègue dans la société qui

nous occupe, Vincent Charron. Nulle part également frère Albert ne trouva autant de collaborateurs bénévoles : M. Jacques Bridon de l'Auberdrière, M. Padioleau de Launay, M. le recteur de Saint-Viaud, les prieurs de Saint-Nicolas de Redon et de Besné.

Une discrète réclame fut organisée en faveur de son œuvre par ses confrères et par ses amis. A peine les chapitres en étaient-ils imprimés qu'ils étaient communiqués aux évêques, aux personnages en renom, aux bibliophiles, à M. de Rosmadec, par exemple. Albert Le Grand venait en personne en faire la lecture à l'hôtel de M. de Launay-Padioleau. Il sut intéresser les villes mêmes à son livre. La mairie de Morlaix vota les fonds nécessaires pour qu'un plan de la ville ornât l'œuvre de son illustre « nourrisson », c'est ainsi que notre jacobin se qualifiait lui-même. A Nantes, la mairie, dont le secrétaire ne connaissait pas même son nom, prit semblable décision sur la suggestion d'un ami. Cependant aucun exemplaire connu de la *Vie des Saints* ne parut orné du plan d'aucune ville. Comment expliquer cette absence après ces exemples de sollicitations bien constatées ?

Inutile d'en chercher la raison ailleurs que dans un conflit d'amour-propre suscité par la rivalité des différentes villes de Bretagne. A la suite des *Vies des Saints*, Albert Le Grand avait décidé de publier un catalogue des évêques de la province. Or, tous les évêchés aspiraient à la première place. Trois surtout se la disputaient : Nantes, Rennes et Dol, pour des motifs différents. Comment trancher un tel procès ? Pour se tirer d'embarras, Albert Le Grand imagina d'insérer l'histoire des évêques à la suite du dernier saint de l'évêché dont il traitait l'histoire : « Ce que j'ai fait » à dessein, dit-il, pour ne sembler attribuer la préséance » à l'un au préjudice des autres que je révère, respecte et » honore également ». Il confiait au Calendrier le soin de le mettre hors de cause. Pour prévenir les suspicions de

Rennes et de Tours au sujet de Dol, il ajoutait : « Si en » celui de Dol, je qualifie du titre d'archevêque ceux qui » tinrent ce siège jusques à la décision de ce procès, je le » fais en pur historien et n'entends préjudicier à notre » illustre Métropolitain ni à Messeigneurs ses suffragants ». Nantes fut placé en premier lieu par un véritable tour de faveur, car si l'auteur eût tenu rigoureusement compte de ses propres règles, le catalogue historique de ses évêques eût été placé au septième rang, après la biographie de saint Hermeland ; Dol suivit, puis Saint-Pol-de-Léon ; Rennes vint en quatrième lieu : les autres évêchés subirent le rang du sort. Pour redresser la balance, en leur faveur, Albert Le Grand releva leurs titres de gloire. Dol et surtout Tréguier lui doivent sous ce rapport une particulière gratitude. Rennes fut mécontent. Comprend-on maintenant pourquoi Mgr de Cornulier n'approuva pas l'œuvre du moine de Bonne-Nouvelle ? Ni ses diocésains, ni le Parlement ne le lui eussent pardonné.

L'œuvre enfin achevée fut pompeusement dédiée aux États de Bretagne, le 1<sup>er</sup> novembre 1636. Ainsi avaient agi d'Argentré et le P. du Paz à l'occasion de leurs travaux. L'ouvrage était demeuré deux ans sous les presses de Pierre Doriou.

J'ai rappelé au début de cette étude l'enthousiasme et les critiques que souleva l'apparition du *Cid* dans les milieux parisiens. Toute proportion gardée, si l'on tient compte de la nature différente des sujets, le sort de la *Vie des Saints de Bretagne Armorique* fut analogue. Il souleva les applaudissements des uns et les récriminations des autres. Au point de vue littéraire, il méritait le succès. Il était écrit avec simplicité, sans longueur, d'un style aisé et pittoresque. Depuis Nicolas Coëffeteau, l'ordre dominicain n'avait pas eu de meilleur écrivain. Aucun Breton ne l'égalait. Dans le genre hagiographique, il était comparable aux meilleurs. Il ouvrait des horizons nouveaux :

pour la première fois le monde celtique se dévoilait aux regards des lecteurs curieux, aux Bretons eux-mêmes qui s'ignoraient. On y sentait le parfum des landes, le grand air du large, le bruit des grandes eaux sur les rochers et les grèves. On y retrouvait l'air vétuste et sauvage des sanctuaires primitifs des moines d'Hibernie ou de Cornouaille, la grâce agreste et mélancolique des chapelles nées sous le règne finissant du dernier de nos ducs. L'écrivain n'est jamais meilleur que quand il s'inspire des souvenirs du pays natal.

Les Bretons de langue l'ont bien compris, ils lui ont été reconnaissants. Ils l'ont réédité quatre fois, dont deux fois au siècle dernier, l'enrichissant de copieuses notes relatives aux saints vraiment celtiques, laissant en paix ceux de la Haute-Bretagne. N'a pas des amis qui veut : Albert Le Grand en eut beaucoup, depuis ce Nantais qui l'appelait *la Perle de Bretagne*, jusqu'au marquis de Missirien qui préférait le culte de l'histoire à celui des plus ravissantes tulipes, jusqu'à M. de Kerdanet et à M. Peyron, enthousiastes de leur ami au point d'être un peu aveuglés sur ses licences à l'égard de l'histoire. Ils lui ont tout pardonné, non sans quelque raison : nul n'a mieux rendu la physiologie spirituelle de l'antique Bretagne, nul n'a su rappeler avec autant de charme les âmes des saints bretons; leurs ombres flottent encore grâce à lui autour de leurs sanctuaires agrestes ou maritimes, voltigent près des mélancoliques silhouettes de leurs chapelles solitaires, à l'ombre des chênes qui les ombragent.

Ce succès ne satisfit pas l'auteur. En dépit de ses affirmations, il avait visé autre chose qu'un succès d'édification ou même de littérature. Il escomptait les applaudissements des savants. Il éprouva sur ce point de cruelles déceptions et s'il eût atteint la vieillesse il eût ressenti de bien plus cuisantes blessures d'amour-propre. Il eut d'abord contre lui les esprits forts. Ils étaient peu nombreux à cette époque

en Bretagne. D'autre part, Albert Le Grand « se faisait » gloire d'être persécuté de tels libertins, et antibretons, » rendant service à l'Eglise et à sa patrie, à la confusion » des uns et des autres ». Mais ils n'étaient pas seuls : la critique commençait à naître, et beaucoup trouvaient excessive la naïveté de l'excellent dominicain. Ce sont eux qu'ils visent quand il écrit : « En ce siècle se trouvent des esprits » bizarres et mal faits à qui rien ne plaît, esprits critiques » qui trouvent à tondre sur un œuf... La presse n'avait » qu'à demi roulé sur mon œuvre que telles gens jappoient » à l'encontre ». Qu'eût-il dit s'il avait connu le jugement sommaire sous lequel dom Lobineau a écrasé *La Vie des Saints* : « œuvre moins propre à édifier qu'à réjouir les libertins ». Sans impiété, il est permis de sourire des miracles dont furent l'objet l'œil de sainte Clervie, sœur de saint Guénolé, le moine marin saint Riok et son curieux vêtement, la dent de saint Hervé; il est permis, en dépit des anathèmes de frère Albert, de ne pas ajouter une foi absolue aux aventures de saint Efflam, de saint Budoc, de sainte Triphine, aux incartades de saint Ronan, à la botte de saint Paterne, à l'irrédentisme bien exalté de saint Sané, etc.

A ces misérables dont Albert Le Grand avait prévu les boutades se joignirent les ennemis de la patrie Bretonne. Aux yeux de notre Morlaisien, ils ne se distinguaient pas des premiers : « Il les méprisait à un égal degré ». Ils étaient cependant en droit les uns et les autres de relever les étranges libertés que le nouvel hagiographe prenait avec l'histoire. Non seulement le roman de Conan Mériadec n'était point accepté de tous, mais le catalogue des princes souverains de Bretagne était visiblement fabriqué aux yeux de quiconque était quelque peu familiarisé avec la lecture des auteurs originaux : l'archiépiscopat de saint Samson était une pure imagination, la parenté de saint Corentin avec saint Martin de Tours était une affirmation



bien gratuite; le catalogue des évêques de Tréguier était appuyé de bien faibles états. Partout éclatait l'absence de critique, la négligence, l'oubli même de se relire. Certaines allégations n'avaient pas d'autre motif que d'en imposer. Que dire de cette *Descriptio utriusque Britanniae* de Conrad de Salisbury, conseiller du roi Henri II Plantagenet, qui avait jusqu'alors échappé à tous les yeux et qui depuis lors n'a jamais été vue par personne? Mauvais certificat d'origine pour un ouvrage! Et cependant c'est de cette source plus que douteuse que sont sorties les merveilleuses origines de Morlaix et de Tréguier, le roman du Dieu *Boulianus*. Le compte des obsèques du roi Grallon, l'an 405, un an après l'engloutissement de la ville d'Is, trouvé par Albert Le Grand, le jour de saint Mathias 1629, à l'abbaye de Landevennec, faisait froncer les sourcils aux moins exigeants des lecteurs. Pour prouver l'authenticité de l'archi-épiscopat de saint Samson, Albert Le Grand recourait à un argument de ce genre : « Saint Grégoire de Tours » quoique fort jaloux des prééminences de son église et » mordant en ses écrits (aussi était-il Anvergnac), n'en » parla jamais et ne contesta-t-il cette qualité à notre » saint Samson ». Comment l'eût-il fait s'il n'a jamais connu l'existence même d'un archevêque de Dol?

De l'origine de l'émigration bretonne en Armorique, de ses causes, de la manière dont elle s'est produite, pas un mot. Albert Le Grand ne semble même pas avoir soupçonné l'existence de ce problème historique. Il en est resté au roman de Maximin, à la conquête de Conan Mériadec et autres fables que tous les chroniqueurs bretons acceptaient alors comme vérités.

Deux principes paraissent seuls l'avoir guidé dans la rédaction de son travail : glorifier la mère patrie, accorder à chacun de ses évêchés une part suffisante de mérite. On dit qu'ils ne suffisent plus aujourd'hui pour fonder la réputation d'un historien. Albert Le Grand eut le tort de les

suivre sans y apporter ni mesure, ni discernement, égaré par l'amour de la petite patrie.

Les beaux esprits Nantais ne se montrèrent pas satisfaits de la part d'éloge accordée à leur cité. Elle n'était pas en harmonie, d'autre part, avec les pensées de certains d'entre eux. Ils reprochaient à frère Albert d'avoir accordé aux Rennais des titres d'honneur auxquels ils n'avaient point droit. Rennes de son côté trouvait que Dol était trop exaltée. Bref *La Vie des Saints de Bretagne* dut subir l'examen des « immortels » Nantais, tout comme le *Cid* avait subi la critique des quarante de l'Hôtel Séguier.

### III

#### PIERRE BIRÉ DE LA DOUCINIÈRE

Quand je parle d'immortels, je sacrifie à une vieille coutume, je n'entends point exprimer une scrupuleuse réalité. Les noms de tous les Académiciens de Paris ne passent point à la postérité, nul ne l'ignore. Mais qui se souvient des Nantais dont je veux réveiller la mémoire ? Pour leur malheur, ils ont fait gémir la presse, voilà pourquoi je parle d'eux, plusieurs siècles après leur mort. Pierre Biré, Vincent Charron me pardonneront de ranger leurs noms au nombre des critiques d'Albert Le Grand, alors que tant de points de ressemblance, tant de services mutuels les rapprochent.

Pierre Biré était le doyen d'âge et très probablement le président effectif de la réunion littéraire qui se tenait en l'hôtel de M. Padioleau. Les deux amis habitaient la même rue en la paroisse Saint-Laurent. M. de la Doucinière nous a transmis lui-même le récit de ses querelles avec Albert Le Grand et autres écrivains nantais dans un ouvrage rarissime dont le seul titre manifeste clairement les manies

de l'auteur. Il parlait grec en français : *Episemasie ou Relation d'Aletin le Martyr concernant l'origine, antiquité, noblesse et sainteté de la Bretagne Armorique et particulièrement des villes de Nantes et Rennes*. A Nantes, par Sébastien de Hucqueville, 1637. *Episemasie* veut dire *Relation* ; *Aletin le Martyr* signifie *vrai témoin*. C'était le pseudonyme nouveau de Pierre Biré, qui en a pris plusieurs ; il a signé certains sonnets : *le recteur de Bretagne*, d'autres : *le Général de Passay*. Il a daté sa dernière œuvre du manoir de Créance, le 1<sup>er</sup> août 1636, trois mois avant qu'Albert Le Grand eût dédié son gros volume aux Etats de Bretagne.

Il importe de crayonner la silhouette peu banale de ce bizarre adversaire.

Pierre Biré avait derrière lui une longue carrière littéraire. Il était originaire de Cugand ; il prenait le titre de seigneur de la Doucinière, gros village situé sur la rive la plus haute de la Sèvre. Il appartenait à une famille de plume dévouée aux Penthièvre et à la maison de Lorraine. Un de ses parents, à Ancenis, était scribe ou secrétaire de Suzanne de Bourbon, la baronne du lieu ; les marquis d'Elbeuf ont tous servi de parrains à ses enfants. M. de la Doucinière et ses frères servaient Mercœur avec dévouement : ils faisaient partie de son entourage immédiat. C'est au sein de la petite cour princière que notre auteur recrute les parrains de ses premiers enfants. Dans la famille tout le monde sacrifiait à la muse de la poésie et faisait des vers : la maladie était commune, d'ailleurs, dans le corps des officiers de Mercœur.

Jean, un des frères de M. de la Doucinière, était d'église ; mais sans ambition, il demeura au pays à Cugand, confiné dans l'étude. C'était un collectionneur de chroniques bretonnes ; il en possédait une fort curieuse provenant du château de Vitré. Un moment, il tenta d'obtenir la cure de Drain, attiré peut-être par les larges horizons de la Loire,

mais sans succès. Il ne s'obstina pas dans sa poursuite. Une autre branche des Biré, leurs cousins de la Sénai-gerie, ne se signalaient pas moins par leur goût pour les choses de l'esprit. M. de la Sénai-gerie, conseiller à la Cour des comptes, cultivait la physique et la chimie. Il était en correspondance avec Galilée. Il avait un cabinet de médailles et d'antiquités qu'il goûtait et expliquait fort bien. De même que cet honorable conseiller, M. de la Dou-cinière cultivait les sciences naturelles, et, si j'en juge par les comparaisons qu'il emploie, il versait dans l'alchimie et la recherche de la pierre philosophale.

A l'époque de la Ligue, il était le personnage le plus considérable de la société littéraire groupée autour du duc de Mercœur. Il y représentait l'histoire. Il avait composé la *Généalogie de la Maison de Lorraine*, œuvre de vaste érudition destinée à appuyer les prétentions de Mercœur, Philippe-Emmanuel de Lorraine, à la descendance des anciens Carolingiens et celles de sa femme à la couronne ducale de Bretagne. Son travail est demeuré inachevé. Il n'a même, je le pense, jamais vu le jour. On n'en connaît que deux exemplaires. L'un, celui de la Bibliothèque de Nantes, est, croyons-nous, l'exemplaire même de l'auteur. De nombreuses pages sont demeurées blanches attendant un complément qui n'est pas venu. A certains folios, l'auteur a inséré, soit en marges, soit dans le texte, des notes d'une écriture menue, presque indéchiffrable. Au revers de la première page il a dessiné ses armes : *trois grenades sur fond d'azur*, suivies de sa devise, son anagramme, *Stirpi suæ ebur*, « l'honneur de sa race ». Il arrêta son panégyrique à l'année 1593, attendant pour l'achever des jours meilleurs. La capitulation de Mercœur coupa court à ses espérances, grosse déception pour un auteur !

Toutefois, si le triomphe d'Henri IV mit obstacle à sa carrière dans la magistrature, il ne lui ferma pas toute

espérance d'avenir. Il était avocat du roi au Présidial avant et pendant la Ligue; il quitta Nantes à l'époque de l'Edit de Nantes pour se réfugier à Cugand. Il ne s'y fit pas oublier pendant longtemps; il revint en ville dès 1601 et abandonna l'exercice de la procédure pour l'enseignement de la jurisprudence. Il professa le droit à l'Université de Nantes. Il grandit en considération : à partir de 1615, il prend le titre d'écuyer. C'était une âme honnête, d'une intégrité parfaite, fidèle à ses principes religieux, attachée à la justice.

Lui et sa femme Jacqueline Chrétien font figure de patriarches; ils affectent une profonde respectabilité : leurs enfants ont essaimé, leurs neveux qu'ils ont en partie élevés, se sont multipliés, ils sont entrés par alliance au sein des familles nantaises de la meilleure noblesse. On leur demande d'être parrain et marraine un peu partout, aux Touches, à Abbaretz, à Couffé, à Saint-Similien, à Saint-Donatien, dans les manoirs traditionnels et quelque peu fermés de la campagne nantaise. Je me représente M. de la Doucinière-Biré, comme on disait alors, pour indiquer son origine bourgeoise, membre du conseil paroissial, assis au banc d'œuvre, président de confrérie, consulté par son curé, par les supérieurs de couvents, jaloux des droits de l'Eglise autant que de ceux de la province ou du Roi. Ils n'étaient point rares alors ces vieillards qui unissaient le culte des lettres à celui de la religion; tel à Angers, Pierre Le Loyer, un étymologiste presque aussi étrange que M. Biré; tel M. Mesnard, ancien prévôt de police qui demeuré veuf à soixante ans se fit prêtre, n'ayant que deux passions : l'amour de l'Eglise et l'amour des vieilles monnaies et des vieilles chroniques; tel, enfin, M. de la Guibourgère, sénéchal, puis maire de Nantes, qui fut sacré évêque de Saintes par Mgr de Cospéan, sous les yeux de ses administrés et de ses enfants, tous aussi riches de

vertus qu'ornés des dons de l'esprit, hommes d'action aussi bien que d'étude.

En 1636, M. de la Doucinière est le prince des archéologues nantais. Il n'a rien perdu, malgré ses soixante-quatorze ans, de sa lucidité d'esprit, de sa prodigieuse mémoire, de sa ténacité; à peine sent-on en lui un peu de la lenteur du vieillard. Il n'ignore rien de ce qui a été publié soit en français, soit en latin. Il est au courant des études allemandes et italiennes, sur les médailles, les inscriptions, l'histoire. Il les possède dans sa bibliothèque. Ecrivains sacrés, profanes, érudits et poètes, grammairiens et historiens, il a tout lu, je ne dis pas tout bien compris. Albert Padioleau, son confrère et son voisin, écoutait en écrivant « le démon d'Armorique favorable à tous ceux qui travaillent pour la patrie ». Biré, en outre de ce génie breton, en écoutait un autre moins sage et moins réservé. Il voyait tout en archéologie à travers les étymologies grecques, latines, bretonnes, voire même hébraïques. A. Le Loyer, d'Angers, qui lui ressemble comme un frère avait trouvé dans l'*Illiade* d'Homère le nom de son Anjou, de son village et l'anagramme de son propre nom.

#### IV

##### LE DIEU VOLIANUS

La découverte en 1580 d'une inscription romaine trouvée en remaniant les fortifications de la porte Saint-Pierre, donna surtout l'éveil à ce génie intime. Pareilles inscriptions sont rares en Bretagne. On n'en connaissait qu'une jusqu'ici, à Rennes, celle de la porte Mordelaise, publiée l'année même par le président d'Argentré. La nouvelle était plus remarquable encore par son étendue, la beauté de ses caractères. Faute de moyens de comparaison, par suite

également d'un accident arrivé pendant l'extraction, on ne parvint pas à la lire correctement. Elle était ainsi conçue :

NVMINIB. AVGVSTOR.  
DEO VOLKANO

M. GEMEL. SECVNDVS ET C. SEDAT. FLORVS  
ACTOR. VICANOR. PORTENS. TRIBVNAL CM.  
LOCIS EX STIPE CONLATA POSVERVNT.

Ce qui veut dire : « Aux divins empereurs et au Dieu  
» Vulcain, M. Gemellus Secundus et C. Sedatus Florus,  
» agents des habitants du quartier du port, ont bâti ce  
» tribunal et ses dépendances avec l'argent fourni par le  
» public. »

Au lieu de lire *Volkano*, Biré et tous les archéologues de son temps lurent *Voliano*. La haste du K très brève ayant été endommagée par un coup de pic, on prit cette lettre pour un I, d'où la lecture *Voliano* au lieu de *Volkano*. Plus loin, Biré, faute de rétablir l'abréviation habituelle entre les lettres CM attribuait au tribunal maritime de Nantes une juridiction de cent mille pas, au lieu de voir dans ces deux lettres la préposition *cum* régissant les mots suivants. Ces circonstances, surtout la première, suscitèrent la curiosité générale des archéologues et firent couler des flots d'encre.

M. de la Doucinière s'empara de cette inscription : il en fit sa chose. Il n'eut de cesse qu'elle ne fût transportée dans la basse galerie de la maison de ville où elle se trouve encore. Il y parvint avec l'appui du maire M. Harrouys. Les érudits du monde entier furent invités à l'expliquer : M. Boucaud, M. Mesnard, régent de la Faculté de droit de Poitiers; M. Rouillard, avocat à Paris, un Chartrain, y consacèrent leurs veilles. Mgr de Bourgneuf, évêque de Nantes, M. Cohon, son scholastique, régent du collège

Saint-Jean, écrivirent en Brabant à Juste Lipse, la lumière des latinistes du temps. Nul ne discerna sous le déguisement de *Volianus* l'époux de Vénus, le patron des maîtres de forges. Le savant professeur de Louvain suggéra que *Volianus* pourrait bien être une divinité locale, un dieu nantais oublié. Cette réflexion combla de joie M. Biré, elle cadrerait avec ses propres vues : Juste Lipse fut à ses yeux l'aigle des savants. Dès lors, il s'abandonna à son génie familier. « *In rebus incertis sola opus est divinatione* », telle fut sa devise, suivant un texte emprunté à Servius.

Il décomposa ce nom *Volianus* : il lui parut fait de deux mots hébraïques : *Vol* et *janus*. Le premier voulait dire *ancien*, le second désignait *le buveur de vin, le planteur de vigne*, l'antique Noë, d'où l'habitude des Nantais d'appeler *volier* l'humble cep qui décore leur maison. De là à prétendre que Nantes avait été fondé par le patriarche Noë, en personne, lors de son second voyage autour du monde, que de Noë sont sortis les Bretons, les Gaulois et les habitants de la Grande-Bretagne, il n'y avait qu'un pas, il fut vite franchi. Le temple de *Volianus* consacrait le souvenir du grand Patriarche que nos ancêtres honoraient d'un culte parfaitement légitime que n'entachait aucune idolâtrie. Il était le centre religieux des Druides, ils y avaient leur université.

Voit-on la conclusion de toutes ces belles trouvailles? Nantes est la première ville de Bretagne, la plus ancienne de France et même d'Europe, son université, la plus antique des Gaules, la Bretagne la plus noble des contrées. Je ne suivrai pas Biré dans ce rôle de distributeur de la gloire bretonne. Il ne la réserve pas uniquement à Nantes. Chassés de cette ville par Jules César, les Druides transportèrent leurs dieux, sur l'avis des Etats provinciaux, à Vannes d'abord, puis menacés de nouveau par la flotte romaine, à Rennes où l'on retrouve le souvenir de leur dernier asile dans le petit sanctuaire des *Yeux Bieux*.



autrement dit les *Anciens Dieux*. Pour preuves de ses assertions, Biré alléguait l'hébreu, le grec, le breton, trois langues primitivement parlées à Nantes. L'hébreu et le breton étaient même si proches parents qu'on retrouvait en l'un et l'autre les mêmes racines. Il n'est pas jusqu'au P. Anastase, un capucin, censeur des publications de Biré qui ne se porte garant de cette identité primitive chère aux cœurs des Bretons qui n'ont jamais étudié la langue de Moïse et d'Isaïe.

Biré n'était point un isolé. Ses élucubrations, en dépit de leurs bizarreries, ne lui étaient pas uniquement propres. Un moine italien du nom d'Anius avait bien avant lui soutenu l'identité du dieu Janus avec Noë; il avait même raconté qu'il était mort en Italie en revenant de son second voyage autour du monde. D'autres admettaient que Nantes, en breton *Nanneff*, avait été fondé par Noë, car son nom voulait dire *nef de Noë* et le vaisseau qui figurait dans ses armes n'était autre qu'un lointain souvenir de l'arche diluvienne. On trouve la trace de ces rêveries jusque dans la *Cosmographie de Munster*, éditée par Belleforêt. J'ai déjà dit comment de graves auteurs, comme Le Loyer d'Angers, s'adonnaient à de semblables recherches et dans leur enthousiasme pour Homère, renouvelé des scholiastes grecs, entendaient trouver dans les œuvres du chantre d'Achille et d'Ulysse l'origine de tous les peuples. Quand Biré se décida à faire imprimer ses rêveries après les avoir longtemps exprimées à qui voulait l'entendre, les meilleures têtes de Nantes, un archidiacre de la Mée, P. Couprie; un capucin, le P. Anastase; un oratorien, le principal du nouveau collège de Saint-Clément, n'y trouvèrent rien à redire, mais y virent, au contraire, « *plu-* » *sieurs choses rares et curieuses dignes d'estre cogneues* » *par tous ceux qui chérissent la gloire et l'honneur du* » *pays de Bretagne* <sup>(1)</sup> ».

(2) Les rêveries de P. Biré furent longtemps en faveur à Nantes. En 1718, le 9 mars, le général des Monnaies de Nantes écrivait au Garde des Sceaux

Remarquons, toutefois, que tous les archéologues nantais n'acceptaient pas de telles billevesées. Celui qui leur donnait asile, Albert Padioleau, l'intime ami de Biré, n'hésitait pas à s'élever dans son *Histoire de Jérusalem* « contre les » fables, l'absurdité et l'imposture d'un bloc d'historiens » à la douzaine qui nous supposent deux voyages de Noë » tout autour du monde pour le voir, le montrer à ses » enfants et les y partager ». Le conseiller à la Cour des comptes avait pour le seconder un jeune oratorien de grand talent qui, lui aussi, avait son opinion sur le dieu Volianus. Mais qu'en pensait Albert Le Grand ? Il intervint dans cette question pour des motifs qui ne s'inspiraient en rien de la saine raison.

On sait quelle était sa préoccupation, tenir la balance égale entre les différentes villes de Bretagne : admettre les idées de M. de la Doucinière, c'était vraiment donner une part trop belle à Nantes ! N'en pas parler ? Il n'y pouvait songer, l'opinion savante ne lui eût pas pardonné son silence. Il eut une idée. Au retour d'un voyage en Bretagne, il apporta un grimoire « d'une fort vieille et ancienne écriture », dont on peut voir le principal extrait au début de son Catalogue des Evêques de Nantes, à l'article *Eumélius*. Dans ce texte, le dieu Volianus était appelé *Boulianus*, du breton *Boul* et du mot *Janus*. Le manuscrit offrait le dessin d'une médaille à l'effigie de cette étrange divinité. Elle présentait un Janus non plus *bifrons* mais à *trois faces* marquées de trois lettres grecques *Alpha*, *Nu* et *Oméga*,  $\alpha$ ,  $\nu$ ,  $\omega$ , un pied sur la mer, un autre sur la terre, de la main droite tenant la foudre, de l'autre assemblant les nuages <sup>(3)</sup>. Le texte décrivait le culte qui lui était rendu

a Paris, pour lui demander certaines mesures de précaution contre les incendies en faveur de l'Hôtel des Monnaies à Nantes : « Cette Monnoye qui est la première monnoye établie dans l'Europe selon Aletin le Martyr, Biré et autres auteurs... mérite par cette raison et par le grand et beau travail qui s'y fait une considération particulière. » (Arch. de la Ville de Nantes, DD, 310).

(3) On peut voir un premier crayon de ce texte dans la vie de Saint-Clair.

à Nantes; il déclarait que son temple avait été détruit sous l'évêque Eumélius, le consulat de Probus, par ordre de Constantin. Il se terminait enfin, ô merveille! par l'inscription même conservée à la mairie nantaise, le nom de *Boulianus* était seul substitué à celui de *Volianus*. Après un solide coup d'encensoir à M. Biré « dont les doctes et riches écrits étaient extrêmement désirés du public », Albert Le Grand s'en prenait au panégyriste nantais. Il consentait à reconnaître que Janus était peut-être l'antique Noë et que le culte qui lui était rendu rappelait d'une façon lointaine les dogmes de la Trinité et de l'Incarnation, mais il déclarait qu'il n'était au fond qu'une grossière idole dont il fallait abattre le temple.

Le moins qu'on puisse dire de ce texte, c'est qu'il dépasse en extravagance les imaginations de Biré et prouve de la part d'Albert Le Grand une forte dose de naïveté ou d'inconscience. Chose curieuse, Biré, au lieu de rejeter purement et simplement un pareil texte dont le caractère apocryphe ne lui échappait point, accepta de le discuter avec l'historien des saints de Bretagne dans l'hôtel de M. Padioleau, en présence d'un chanoine de Nantes. La plus grosse part de l'*Episemasie ou Relation d'Aletin le Martyr* est consacrée à cette discussion. Frère Albert dut avoir bien chaud pendant cette longue séance, car il ne devait pas avoir l'âme tranquille!

Mais, je l'ai déjà dit, le président d'âge des archéologues nantais n'était plus suivi de ses collègues. M. Padioleau, leur hôte commun, avait nettement dit adieu aux fables nantaises de Noë. M. de la Doucinière le reprit avec douceur et lui montra que Melchisédech, roi de Jérusalem, ne pouvait être un Chananéen enveloppé dans la malédiction du patriarche, qu'il n'était autre que Sem en personne. Il se retourna ensuite contre un troisième adversaire, bien oublié depuis, mais digne d'un meilleur sort.

## V

## PIERRE BERTHAULT

Il y avait alors à Nantes, dans le jeune collège de l'Oratoire, un professeur remarquable, le Père Pierre Berthault. Il était originaire de Rugles près d'Evreux. Il avait enseigné la rhétorique à Marseille. Il fit d'abord à Nantes le cours d'histoire et de belles lettres, puis il fut envoyé à Troyes, d'où il revint à Nantes. Dans son ambition savante, il n'aspirait à rien moins qu'à devenir le Virgile et le Tite-Live de la France. Il publia d'abord, en 1629, à Nantes, chez Doriou, un poème latin sur la prise de Casal, dédié au cardinal de Richelieu, magnifique plaquette sur grand papier, ornée d'une splendide eau-forte. La jeunesse studieuse ne possédait encore aucun manuel d'histoire. Le P. Berthault se mit à l'œuvre, il composa à l'usage de ses élèves nantais deux résumés latins, l'un de l'histoire de la Gaule, l'autre de la France, qu'il décora du titre de *Florus Gallicus* et de *Florus Francicus*, en souvenir de l'abréviateur de Tite-Live. Il les dédia au cardinal de Richelieu, protecteur de l'Oratoire qui inscrivait alors tant de pages capitales dans les Annales de la France. Nul ne contestera le mérite des travaux du P. Berthault. Sans doute, ils ne répondent pas aux exigences de nos modernes professeurs, ils présentent l'histoire des batailles où parut le nom français, mais fruits d'immenses lectures (les marges de ces deux volumes sont bourrées de références), ils satisfont à tous les désirs des critiques modernes. Ce manuel eut un réel succès; il fut en usage pendant près de cinquante ans, belle carrière pour un livre d'écoliers! Les Jésuites l'adoptèrent, le P. Paulin le recommanda à ses élèves du collège de Clermont à Paris. Un des auditeurs du

P. Berthault, à Nantes, le P. Lamy, en fit une traduction française qu'il publia sous son propre nom, sans même indiquer celui du véritable auteur.

Le jeune oratorien aspirait encore à d'autres gloires. Sur les conseils de M. de Bérulle et du P. de Condren, il avait entrepris un vaste ouvrage d'érudition intitulé : *De Ara, de l'Autel*. Il le publia en 1635 chez Doriou. C'était une description de tous les genres d'autels en usage dans les diverses religions payenne, judaïque et chrétienne, composée à l'aide d'innombrables textes latins et grecs, dans le genre du *De Asse* de Budée, du *De re vestiaria* de Baïf, ces illustres savants de la Renaissance. Ses confrères de l'Oratoire et ses amis saluèrent l'apparition du nouveau livre de nombreux sonnets, parmi lesquels j'en signalerai deux, l'un de Gabriel Hulin de la Gaubretière, l'auteur du *Marcheton*, un voisin de Biré, et un autre d'Albert Le Grand, unique spécimen connu de la poésie française de ce dominicain.

Il est facile de voir en lisant son œuvre de quelle considération jouissait dans la société nantaise le jeune oratorien. Il avait pour amis des médecins, M. A. de Mello, des juriconsultes, d'imposants chanoines : Vincent Charron, Sébastien Cohon. Pour honorer la cité qui lui donnait asile, il aborda, lui aussi, la fameuse question du dieu *Volianus*. Il le fit avec circonspection. Il ne voulut pas reconnaître en lui Vulcain quoiqu'on lui soufflât cette lecture. Plusieurs avaient déjà remarqué le coup de pic qui avait mutilé la haste du K. Il est des rêves qu'il faut savoir ne pas dissiper trop brutalement. Il était religieux et étranger, double motif pour ne pas froisser les opinions courantes. Il s'inclina donc devant *Volianus*, mais il refusa de saluer en lui l'antique Noë. Il écarta l'opinion de ceux qui voyaient en lui Mercure en dépit des girouettes en forme de mains enlacées qu'ils alléguaient à l'appui de leur hypothèse. Les Nantais les arboraient sur leurs toits comme le symbole de la confiance

qui doit régner entre gens qui vivent sous la tutelle du dieu des commerçants. Invoquant l'autorité d'Ausone et de Tertullien, Berthault salua en *Volianus* l'Apollon gaulois *Belenus*. Il proposait cette explication destinée à ménager l'amour-propre des tenants de *Volianus* et de *Boulianus*. Peine perdue, Biré lui démontra, clair comme le jour, à l'aide du Chaldéen Bérose, ses confusions au sujet de Bélenus.

Pierre Berthault avait assisté aux conférences des savants nantais. Il envisagea leur inscription sous un nouvel aspect. Il voulut en fixer la date. Quels étaient les deux Auguste à la divinité desquels était dédié le tribunal? Les uns proposaient les noms d'Arcadius et d'Honorius, fils de Théodose, à l'époque de l'invasion franque. D'autres avançaient les noms de Caracalla et de Géta, fils de Sévère. Le P. Berthault écarta ces deux hypothèses, il en proposa une troisième, l'époque de Dioclétien et de Maximin, l'un se faisait appeler Jupiter, l'autre Hercule. Il voyait dans l'inscription une relique contemporaine de la dernière persécution, du martyr de saint Donatien et de saint Rogatien. Il saisissait cette occasion pour proclamer son affection à l'égard de Nantes et remercier les Nantais de leur sympathie à son égard.

## VI

### VINCENT CHARRON

Cette fois, j'en ai fini avec *Volianus*, mais non pas avec Biré et Albert Le Grand.

Dans la mémorable séance dont j'essaie de rappeler les péripéties se trouvait à côté du patriarche des archéologues nantais un chanoine fort animé, très désireux d'entrer en lice. Aletin Le Martyr ne nous a pas dit son nom, mais l'ardeur avec laquelle cet ecclésiastique incite Biré à relever

les erreurs du Jacobin de Morlaix montre que lui aussi s'intéressait à l'histoire. Ce chanoine, il est facile de le découvrir, c'est Vincent Charron, autre type curieux du savant de province à cette époque.

Vincent Charron est un fils de la cathédrale de Nantes; il a vécu à son ombre et de sa vie: tour à tour choriste, chapelain, puis chanoine, il fut pendant sa carrière l'homme de la tradition nantaise qu'il avait étudiée à ses meilleures sources dans le trésor à peu près intact de ses archives. Vers 1636, c'était à Nantes une grosse autorité religieuse et scientifique. Homme de piété, il allait de communauté en communauté porter l'édification de sa parole. Il aimait à l'appuyer d'exemples cueillis dans la forêt touffue des légendes hagiographiques. Il n'était pas de ces chanoines au luxe excessif dont les calottes de marocain excitaient l'indignation d'Albert Le Grand. Quand Mgr de Cospéan partit de Nantes pour aller à la cour, il lui confia le soin de ses chères Calvairiennes.

Vincent Charron nous a laissé quelques preuves de son savoir historique. Il a rédigé sous forme d'éphémérides l'histoire des papes et celle des évêques de Nantes. Il a, en outre, compilé un énorme *Calendrier Historial en l'honneur de la Vierge Marie* imprimé chez Doriou. Sous la rubrique des trois cent soixante-cinq jours de l'année, il a patiemment épinglé près de trois mille historiettes en l'honneur de la Mère de Dieu, empruntées à toutes les sources: vies des saints, histoires des couvents, révélations de mystiques, recueils de miracles. Inutile de dire qu'un tel assemblage fait plus d'honneur à la piété du bon chanoine qu'à son discernement critique. Nul n'a songé à le réimprimer: des auteurs facétieux y cueilleraient à pleines mains trop de traits susceptibles d'éveiller les sourires. Une œuvre toutefois fait plus d'honneur à son érudition: il a rédigé le *Propre du Bréviaire nantais* édité sous Mgr de Bourgneuf.

Albert Le Grand et Vincent Charron étaient frères par le talent littéraire et la crédulité. On pourrait cueillir dans leurs recueils des bouquets de fleurs narratives aussi dignes d'être exposées à l'admiration des lecteurs que des émaux de Limoges. Dans leur amitié, ils s'étaient communiqué les fruits de leurs recherches. Vincent Charron avait ouvert ses dossiers sur les évêques et les saints nantais à frère Albert; en retour, il en avait reçu force renseignements sur les miracles opérés par Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, à Rennes. Voilà pourquoi Vincent Charron n'est pas nommé parmi les contradicteurs du Jacobin de Morlaix. Il ne pouvait déceimment prendre en public parti contre lui. Mais son amour pour Nantes, plus fort que son amitié, le portait à soutenir Biré. Ce dernier, d'ailleurs, a fait au *Calendrier Historial de la Vierge Marie* l'honneur de le favoriser d'un sonnet signé : « *Le recteur de Bretagne* ». D'un autre côté, l'amour-propre d'auteur que le camail canonial n'éteint pas toujours, faisait peut-être croire à maître Vincent que frère Albert en lui empruntant les plus précieux détails de ses œuvres les avait gâtés en les enchâssant dans les scories des dynasties bretonnes.

Il attira donc les yeux de Biré sur une faveur faite à tort à la ville de Rennes par Albert Le Grand : celui-ci avait cru bon d'allonger le catalogue des évêques Rennais. Les annalistes, ses prédécesseurs, d'Argentré, du Paz avaient placé à leur tête Modéranus qui vivait l'an 388; les premiers auteurs de la *Gallia Christiana*, Chenu, Cl. Robert les avaient suivis. C'était trop peu pour cet âge assoiffé d'antiquité ! Afin de rehausser le prestige de la capitale bretonne, pour se faire pardonner le tort de ne lui avoir donné que le quatrième rang dans son œuvre, Albert Le Grand fit précéder Modéranus de huit autres noms d'évêques, dont trois décorés du titre de saints. Le premier n'était autre que saint Maximin, disciple de saint Philippe, compagnon de saint Lazare et de Marie-Madeleine; le même



esquif miraculeux qui conduisit sur les côtes de Provence les amis du Christ y conduisit également l'évêque de Rennes. Le mérite de saint Clair, disciple de saint Lin, même porteur du clou de la croix de saint Pierre était bien éclipsé en présence d'un tel personnage !

Les noms de Maximin et des sept évêques, ses successeurs, parurent aussitôt fort suspects aux yeux des Nantais. Albert Le Grand ne les avait cependant pas inventés. Du Paz, son confrère, qu'il était allé voir dans son exil, à Quimperlé, les lui avait communiqués. Mais le flair aiguisé du vieux dominicain avait deviné le caractère apocryphe de cette liste; il l'avait écartée. Albert Le Grand l'ayant de nouveau reçue d'un chanoine de Rennes, qui lui-même l'avait trouvée dans les papiers de son oncle, il n'en fallut pas davantage pour qu'il en fit état. Biré reconnut sans peine l'erreur de son adversaire. Les habitudes qu'il avait de la procédure, le chauvinisme aidant, lui permirent de relever cette atteinte à l'honneur de la cité nantaise.

S'il eût poussé plus loin ses recherches, il lui eût été facile de relever bien d'autres inventions ou bévues, sorties de la plume inconsidérée de l'imaginaire dominicain. Mais il n'avait rien d'un dénicheur de saints. Il ne dénonça même pas le frauduleux diptyque des évêques de Lexobie, successeurs de Drennalus, disciple de saint Joseph d'Armathie, l'église mère de Tréguier. Ce Catalogue était cependant apparenté à la fameuse *Descriptio utriusque Britannie* de Conrad de Salisbury dont le caractère plus que douteux ne lui avait point échappé.

On a reproché aux derniers éditeurs d'Albert Le Grand de ne pas en avoir donné une édition critique : reproche inutile, ce travail est au-dessus des forces humaines. Il faut prendre cet auteur tel qu'il est, c'est un conteur, nullement un historien. Il faut le lire pour connaître l'âme poétique et religieuse de la Bretagne au début du XVII<sup>e</sup> siècle. D'autre part, tout déprécié qu'il soit comme historien,

Albert Le Grand s'impose à tous ceux qui étudient le passé de la Bretagne. Il a beaucoup vu, il a beaucoup retenu, nul n'a parcouru avec tant d'affection les chemins défoncés de la province. On trouve dans son œuvre de véritables paillettes d'or, ainsi s'exprime le janséniste Travers à son endroit. Hélas ! pourquoi les a-t-il noyées au milieu de tant de sable inutile ? Cas typique dans nos Annales littéraires bretonnes : le plus déprécié de nos historiens est encore celui qui a conservé le plus d'amis ! Aucun autre n'a trouvé tant de rééditeurs, trois siècles après sa mort. Or, c'est avoir des amis que de trouver des éditeurs.

Je pourrais encore tracer, en me jouant, la silhouette de bien d'autres Nantais amis du petit cénacle de l'hôtel Padioleau : Mgr Cospéan, Jacques Bridon de l'Auberdrière, auteur d'une histoire manuscrite de Bretagne; M. Christophe Juchault du Blotereau, poète à ses heures, ami des Pères du Paz et Albert Le Grand, auteur d'une histoire de Nantes dont le manuscrit ne saurait être à jamais perdu; M. Poulain du Housseau, un poète jurisconsulte; M. Gabriel Hullin, un autre légiste, les pères du Clercq et Lecointe de l'Oratoire, poètes et historiens tour à tour. Mais il est temps d'arrêter cette étude qu'on ne saurait parcourir qu'un jour de pluie. Ma plume serait incapable de rajeunir tant de gloires effacées.

De ces pages qu'on me permette de tirer quelques conclusions. Pour écrire l'histoire, il ne suffit pas d'aimer son pays, il faut savoir choisir entre les documents qui prétendent raconter son passé. Choisir, c'est aussi comprendre. S'il suffisait d'aimer son pays et de lire, Biré et Albert Le Grand seraient certainement au nombre des grands historiens de la Bretagne. Ils en sont exclus, au contraire, d'un jugement unanime et sans appel. Ils n'ont su ni choisir, ni comprendre. Ils ont suivi les travers de

leur époque faute de savoir s'élever au-dessus d'elle. A côté d'eux, Padioleau et le P. Berthault font presque figure de modernes. Ils ne sont pas parfaits, mais ils ont un grand mérite : ils savent user d'un document et s'y tenir. Ils étaient dans la bonne voie; il leur a manqué d'y accomplir un plus grand nombre de pas. Il était réservé aux Bénédictins de progresser vigoureusement dans la voie qu'ils avaient ouverte.

Une seconde observation s'impose. Parmi les causes d'erreur, le chancelier Bacon en a désigné une sous le nom typique d'*idola tribus*, le chauvinisme, l'amour de la patrie mal compris. Nos ancêtres nantais et bretons n'ont pas su s'en préserver. Ils ont sacrifié sans mesure à cette idole. Aujourd'hui, elle n'a plus de prestige, nous sommes tous réunis par le même culte de la vérité historique. Il faut s'en réjouir. La *Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne* est dans la bonne voie. Elle étudie le passé sans parti pris, elle veut le faire revivre à la lumière des documents afin de le saisir dans sa réalité complexe, physique et morale. Elle unit dans un même amour la Bretagne et la France, chacune à sa place dans leurs rapports mutuels. Il n'y a pas trop de Rennes et de Nantes, de Dol et de Morlaix, de toutes les villes bretonnes pour embellir et servir la petite et la grande patrie.

A. BOURDEAUT.